

fluent et le plus retors de tous ces diplomates de sous-préfecture, qui rendraient des points à Machiavel.

—Tout ce qu'il est humainement possible de faire sera fait, monsieur, dit l'avocat.

Et le soir même, à huit heures quinze minutes, la marquise de Boiscoran et Manuel Folgat prenaient place dans un coupé du chemin de fer d'Orléans.

## II

Le chemin de fer qui relie Sauveterre à la ligne d'Orléans doit une légitime célébrité à une série de courbes absolument inutiles, mais qui sont comme un défi au bon sens, et qui seraient le théâtre d'accidents quotidiens si l'on s'avisait de marcher à une vitesse de plus de huit ou dix kilomètres à l'heure.

La gare, toujours pour la plus grande commodité de messieurs les voyageurs, a été bâtie à une bonne demi-lieue de la ville, sur l'emplacement des jardins de M. Thibault, le premier banquier de l'arrondissement.

On y arrive par une jolie route, jalonnée d'auberges et de cabarets, lesquels, les jours de marché, s'empressent de paysans qui, le verre à la main et la bouche pleine de protestations de bonne foi, cherchent à se voler à qui mieux mieux.

Les jours ordinaires, même, cette route est assez fréquentée, car le chemin de fer est devenu un but de promenade.

On y va voir arriver ou partir les trains, dévisager les étrangers, et aussi épiloguer sur les motifs connus ou secrets qui peuvent déterminer M. un tel ou Mme une telle à se mettre en voyage.

Il était neuf heures du matin, lorsque approcha enfin de Sauveterre le train qui amenait la marquise de Boiscoran et maître Folgat.

La marquise était brisée des fatigues et des angoisses de cette nuit, passée toute entière à discuter les chances de salut de son fils, et d'autant plus anéantie que maître Folgat s'était étudie à ne pas encourager ses espérances.

C'est qu'il partageait, sans en avoir rien laissé paraître, les doutes de maître Chapelain.

De même que le vieil avocat, le jeune avocat s'était dit qu'on arrête pas un homme, tel que Jacques de Boiscoran, sans les plus fortes raisons, sans avoir en main de ces preuves qui valent presque une certitude.

Bientôt le train ralentit sa marche.

—Pourvu, mon Dieu ! fit Mme de Boiscoran, pourvu que Denise et M. de Chandoré aient en l'idée d'envoyer une voiture au-devant de nous !

—Pourquoi cela, madame ? demanda Folgat.

—Pour m'y jeter bien vite, monsieur, pour y dérober à tous les yeux ma douleur et mes larmes.

Le jeune avocat secoua la tête.

—C'est ce que vous vous garderez de faire, madame, dit-il, si j'ai sur vos actions quelque influence.

Elle le regardait d'un air surpris.

—Je veux dire, insista-t-il, qu'il ne faut pas que vous paraissiez éviter les regards. Ce serait une faute immense, peut-être irréparable. Que penserait-on, si l'on vous voyait désolée et en pleurs ? On penserait que vous êtes sûre de la culpabilité de votre fils, et ceux qui doutent encore, ne douteraient plus. Il vous faut, du premier coup, conquérir l'opinion ; car elle est souveraine, madame, dans les petits pays surtout, où chacun vit sous le contrôle immédiat du voisin. L'opinion s'impose à tous, et, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, elle poursuit les jurés jusque dans la salle de leurs délibérations.

—C'est vrai, murmurait la marquise, ce n'est que trop vrai !

—Done, madame, au nom des intérêts les plus sacrés, faites appel à toute votre énergie, refoulez au plus profond de votre âme vos maternelles angoisses, séchez vos larmes et montrez à tous une confiance superbe. Que chacun, en vous apercevant, se dise : Non, une mère n'est pas ainsi quand son fils est coupable.

Mme de Boiscoran se redressa.

—Vous avez raison, monsieur, dit-elle, et je vous remercie. Oui, c'est à moi de frapper l'opinion, et autant je souhaitais trouver la gare déserte, autant je désire maintenant qu'elle soit pleine de monde. Je vous ferai voir ce que peut une femme que soutient la pensée de son fils.

La marquise de Boiscoran n'était pas une femmelette. Tirant un peigne de son sac de voyage, elle répara le désordre de sa coiffure ; en quelques gestes rapides elle rétablit l'harmonie de sa toilette ; ses traits, grâce à une puissante projection de volonté, reprirent leur sérénité accoutumée ; elle contrainit sa bouche à sourire, sans qu'on discernât l'effort, et d'une voix d'un timbre pur et net :

—Regardez-moi, monsieur, dit-elle. Puis-je paraître, maintenant ?

Le train s'arrêtait devant les bâtiments de la station. Maître Folgat sauta légèrement à terre, et offrit la main à la marquise pour l'aider à descendre :

—Soyez satisfaite, madame, lui dit-il, votre courage ne sera pas perdu ; tout Sauveterre doit être là.

C'était plus d'à moitié vrai.

Dès la veille au soir, le bruit s'était répandu, semé par qui ? on ne sait—que la "mère de l'assassin", comme on

disait déjà charitablement, arriverait par le train de neuf heures, et chacun s'était bien promis à part soi de se trouver, par hasard, à la gare à son arrivée.

C'était une émotion à ne pas négliger, dans une localité où la conversation vit trois jours sur la dernière robe arborée par la sous-préfète.

De l'impression de Mme de Boiscoran, en se trouvant en face de tant de monde, nul ne s'était inquiété ni soucie.

C'est qu'à Sauveterre la curiosité a du moins cette qualité de n'être pas hypocrite. On y est indiscret naïvement et sans la moindre pudeur. On s'y plante carrément devant vous, et les yeux dans vos yeux, on s'efforce de démêler le secret de votre joie ou de votre douleur.

Il est vrai d'ajouter que les esprits étaient fort montés contre Jacques de Boiscoran.

S'il n'y eût eu à sa charge que la destruction du Valpinson et les coups de fusil tirés à M. de Claudieuse, ce n'eût été que peu de chose.

Mais l'incendie avait eu des conséquences épouvantables.

Deux hommes y avaient péri, et deux autres y avaient été blessés assez gravement pour qu'on les crût en danger de mort.

La veille, on avait vu un convoi sinistre traverser la rue Nationale.

Dans une charrette, recouverte d'un drap et près de laquelle marchaient deux prêtres, on rapportait les restes carbonisés et n'ayant plus forme humaine, de Bolton, le tambour, et du pauvre Guillebault. Dans une voiture qui suivait étaient les deux blessés, l'un, le gendarme, impassible ; l'autre, le fermier, poussant des cris déchirants.

Toute la ville avait pu voir la veuve de Guillebault se rendre chez le maire, portant entre ses bras son dernier enfant, et traînant, pendus à ses jupes, les quatre autres, dont l'aîné n'avait pas douze ans.

Atribuant tous ces malheurs à Jacques, les gens le chargeaient de malédictions et songeaient peut-être à les faire remonter en hués jusqu'à sa mère, jusqu'à la marquise de Boiscoran.

—La voilà !... la voilà ! murmura-t-on dans la foule, quand elle parut sur le seuil de la gare, donnant le bras à maître Folgat.

Seulement, on ne dit que cela, tant on était surpris de l'assurance de son maintien.

Deux courants aussitôt divisèrent l'opinion. Elle a du toupet ! pensaient les uns. Et les autres : Elle est sûre de l'innocence de son fils.

Elle avait, en tout cas, assez de sang-froid pour discerner l'impression qu'elle produisait, et combien elle avait eu raison de suivre les conseils de maître Folgat. Sa force en fut doublée. Et distinguant dans la foule quelques personnes de sa connaissance, elle s'avança vers elles, et toujours souriante :

—Eh bien !... dit-elle, vous savez ce qui nous arrive ? C'est mou ! Voici maintenant la liberté d'un homme tel que mon fils, à la merci du premier soupçon saugrenu qui passera par la cervelle d'un juge. J'ai appris la nouvelle hier soir par le télégraphe, et j'accours avec monsieur, qui est de nos amis et l'un des plus remarquables avocats de Paris.

Maître Folgat fronçait les sourcils. Il eût voulu la marquise plus mesurée. Cependant il ne pouvait se dispenser de la soutenir.

—Ces messieurs du parquet, prononça-t-il d'un ton d'oracle, regretteront peut-être d'avoir été si prompts.

Heureusement, un jeune garçon qui portait pour toute livrée une casquette à galon d'or, s'approcha de Mme de Boiscoran.

—La voiture de M. de Chandoré est là, dit-il, aux ordres de madame la marquise.

—Je suis à vous, mon petit ami, dit-elle au jeune garçon.

Et saluant les braves Sauveterriens, interloqués de son assurance :

—Excusez-moi de vous quitter si brusquement, dit-elle, mais M. de Chandoré m'attend. J'espère d'ailleurs avoir, cette après-midi même, le plaisir de vous rendre visite, au bras de mon fils.

La maison de Chandoré, pour parler comme à Sauveterre, est bâtie de l'autre côté de la place du Marché-Neuf, tout au sommet de la rue de la Rampe, une rue qui n'est guère plus praticable qu'un escalier, et dont M. Sénéschal, le maire, ne cesse de demander la rectification au conseil municipal, qui ne se lasse pas de lui refuser.

C'est une construction toute moderne, gauche, massive, et flanquée d'une prétentieuse tourelle à toit pointu, que le radical docteur Seignebos appelle une perpétuelle menace du système féodal.

Il est certain que les Chandoré affichaient autrefois de hautes prétentions nobiliaires, le dédain profond de quiconque n'avait pas eu des ancêtres aux croisades, et la haine de toutes les idées qui datent de la Révolution.

Mais s'ils avaient jamais été redoutables, ils avaient depuis longues années cessé de l'être.

De cette grande famille, une des plus nombreuses de Saintonge et des plus puissantes, il ne restait plus qu'un vieillard, le baron de Chandoré, et un enfant, sa petite-fille, la fiancée de Jacques de Boiscoran. Denise était orpheline.

Elle n'avait pas trois ans, lorsqu'à moins de cinq mois d'intervalle, elle perdit son père, tué en duel, à la suite d'une discussion futile, et sa mère, une demoiselle de Lavarande, qui n'eut pas l'énergie de survivre à l'homme qu'elle avait aimé.

Ce fut, certes, pour l'enfant, un immense malheur ; mais ni les soins ni la tendresse ne lui manquèrent.

Sur elle seule son grand-père reporta toutes ses affections et toutes ses espérances, et les deux sœurs de sa mère, les demoiselles de Lavarande, déjà d'un certain âge, prirent la résolution définitive de ne se jamais marier, afin de se consacrer plus exclusivement à leur nièce.

Dès cette époque, les deux bonnes demoiselles avaient demandé à M. de Chandoré à venir demeurer avec lui.

Il avait rejeté bien loin leurs propositions, déclarant que sa petite-fille étant à lui seul, il prétendait, surpeu ! la garder pour lui seul. Il trouvait déjà bien beau, ajoutait-il, de permettre aux demoiselles de Lavarande de s'occuper de Denise et de passer avec elle toutes les journées.

De ce différend devait naître et naquit en effet, entre les tantes et le grand-père, une rivalité qui se traduisit par les plus étonnantes exagérations. Ce fut à qui capterait, et dame ! par n'importe quels moyens, la première place dans l'affection de la petite fille, à qui déroberait une de ses caresses ou achèterait le plus cher un de ses sourires. A cinq ans, Denise avait en tous les joujoux qui ont été inventés. A dix ans, elle était rassasiée de robes et ne savait plus où mettre ses bijoux.

Du soir au lendemain, pour ainsi dire, on avait vu se métamorphoser M. de Chandoré. Brusque, sévère, dur, il avait, sans transition, tourné au "papa gâteau." Il avait éteint l'éclat métallique de ses yeux, fixé sur ses lèvres un perpétuel sourire et donné à sa voix ces inflexions mignardes que prennent les nourrices.

On ne rencontrait que lui, par les rues, en courses pour sa petite-fille, trottant de la boutique du pâtissier au magasin du marchand de jouets. Il invitait les petites amies, organisait des dinettes, poussait le cerceau ou le volant, et même au besoin menait les rondes.

Denise fronçait-elle le sourcil, il tressautait. Toussait-elle, il devenait tout pâle. Elle fut malade, une fois, elle eut la rougeole : il resta douze nuits sans se coucher, et fit venir de Paris des médecins qui lui rirent au nez.

Eh bien ! les demoiselles de Lavarande trouvaient encore le moyen de dépasser les folies de M. de Chandoré.

Certes, si Denise apprit quelque chose, c'est bien parce qu'elle le voulut absolument, tant au moindre signe d'impatience elles étaient disposées à congédier le professeur d'écriture ou la maîtresse de piano.

C'est en haussant les épaules, que Sauveterre assistait à ce spectacle.

—Quelle éducation pitoyable ! disaient les dames de la société. On n'a pas idée d'une faiblesse pareille. C'est un joli service qu'on rend à cette enfant.

Il est sûr que tant et de si incroyables gâteries, cette aveugle soumission et ces adorations perpétuelles couraient grand risque de faire de Denise la plus désagréable petite personne qui se pût voir.

Pas du tout. Il est de ces naturels si heureux que rien ne saurait les pervertir. Et d'ailleurs, elle fut peut-être préservée du danger par son excès même.

Plus âgée, elle disait en riant :

—Grand-père Chandoré, tante Lavarande et moi, nous faisons tout ce que je veux.

Ce n'était là qu'une plaisanterie. Jamais jeune fille ne récompensa, par des qualités si rares et si exquises, de plus pures affections.

Elle vivait donc heureuse et insoucieuse, et elle venait d'avoir dix-sept ans lorsque arriva le grand événement de sa vie.

M. de Chandoré, ayant un matin rencontré Jacques de Boiscoran, dont l'oncle avait été son ami, l'invita à dîner.

Jacques accepta l'invitation ; il vint. Mlle Denise le vit et... l'aima.

De ce moment et pour la première fois, elle eut un secret que ne connurent ni grand-père Chandoré ni tantes Lavarande, et, pendant deux ans, ses fleurs et ses oisieux furent les seuls confidentes de cet amour qui grandissait au fond de son âme, doux comme le rêve, idéalisé par l'absence et poétisé par le souvenir.

Car Jacques fut deux ans, sans voir...

Mais aussi, le jour où il vit clair, étourdi de son bonheur, ébloui des perspectives qui s'offraient à lui, il sentit que sa destinée était fixée.

Aussi, n'hésita-t-il pas ; et à moins d'un mois de là, son père, le marquis de Boiscoran, faisait le voyage de Sauveterre pour demander la main de Mlle Denise.

Ah ! ce fut un rude coup pour grand-père Chandoré.

Certes, il n'avait pas été sans songer souvent au mariage de sa petite-fille, sans en parler quelquefois, sans lui dire, à elle-même, qu'il se faisait vieux et qu'il se sentirait soulagé d'une grosse inpuissance quand il lui aurait trouvé un bon mari.

Mais il parlait de cela, comme d'une chose lointaine, comme il parlait de mourir, par exemple.

La démarche de M. de Boiscoran l'éclaira sur ses véritables sentiments.

La pensée de donner Denise, de la voir lui préférant